

TOULOUSE

En septembre 1967, j'arrivais au siège des compagnons de Toulouse au 28 rue des Pyrénées. Le hall d'accueil était prestigieux ainsi que la salle à manger. L'ensemble était moderne, avec des boiseries magnifiques en châtaignier et en merisier. L'escalier monumental contemporain avait été réalisé par Bernard le Vendéen et un autre compagnon menuisier. Je traversai le hall avec ma valise. Ma mobylette et ma caisse à outils arrivèrent par le train quelques jours plus tard. J'étais sur le perron qui donnait accès à la cour intérieure quand un homme, jeune porteur d'une superbe barbe noire, vint vers moi. C'était le prévôt de la communauté, le compagnon tailleur de pierre René Morel (la fermeté de Reins) qui me précisa que j'allais être installé à Colomiers dans des bâtiments neufs de type HLM, le siège de Toulouse étant devenu trop petit. Un patron m'attendait à quelques kilomètres de mon lieu de résidence. Son nom était Mora.

On m'emmena donc à Colomiers, dont je fus le premier résident. Rapidement, le compagnon plombier Ovise (Lyonnais le bon cœur) me livra ma mobylette et ma caisse à outils. Il venait d'être installé prévôt de Colomiers.

J'attaquai donc mon Tour de France chez Mora qui était un républicain espagnol réfugié en France depuis 1936 suite à la

guerre civile espagnole. « Il mangeait du curé » à longueur de temps, il chiquait et faisait de nombreux allers-retours à son placard pour boire à la régéralade du vin d'Espagne à dix-sept degrés. La gourde d'un litre et demi lui faisait à peine la journée. Il insistait régulièrement pour que j'essaye de boire moi aussi à sa façon. À force, je finis par céder, et ce qu'il espérait se produisit inévitablement : le jet termina sur ma chemise, ce qui le fit beaucoup rire. En outre, chaque jour après le repas de midi, il dégustait un armagnac.

Les journées de travail étaient correctes : 7 h-12 h, 14 h-18 h, plus cinq heures le samedi matin. S'ajoutaient un minimum de deux heures de cours le soir, plus le samedi après-midi, et pour moi une bonne partie du dimanche. Inutile de dire que tout le monde ne pouvait tenir ce rythme et les défections étaient très nombreuses. Ceux qui restaient chez les compagnons n'étaient pas forcément les plus doués, mais ils étaient de loin les plus coriaces !

C'était donc le père Mora qui traçait et usinait toute la menuiserie. Son fils était le patron qui, malheureusement, s'était fait sauter à la toupie les doigts de la main gauche, à l'exception du pouce. Son bureau était un véritable gourbi et l'atelier était sur le même modèle. Dans ces conditions, trouver un endroit où s'installer pour finir, coller et assembler des menuiseries était un vrai problème.

Je fus seul dans le bâtiment de Colomiers pendant plusieurs semaines. Ovide m'apportait ma nourriture et mes cours du soir. Il arrivait qu'il m'amènât mon dîner et ma gamelle du lendemain midi à 23 h. Il y avait longtemps que la faim me dévorait. Mais en attendant, je dessinais. C'était lui qui m'avait montré comment me servir d'un té et d'une équerre sur une table à dessin.

Le compagnon menuisier Renaud (Albert le Rennais) encadrait les stagiaires de Toulouse et de Colomiers dont je faisais partie. Il me fit recommencer trois fois le dessin technique d'une trappe de visite plafonnier (premier sujet de la progression des cours pour la corporation des menuisiers conçue par le compagnon Pierre Morin [Pierre le Saintonge]).

Au bout de quelques semaines, les pays (ceux qui travaillent au sol) et les coteries (ceux qui travaillent en hauteur) vinrent s'installer dans notre HLM. À partir de ce jour, les choses se mirent en place et le rythme de vie suivit le même mouvement qu'à la maison mère de Toulouse. Je vis arriver le pays Valager (menuisier), le pays Piazza (menuisier), la coterie Doyarsabal (plombier), le pays Dubos (chaudronnier) et bien d'autres. C'est probablement là qu'est née la vocation de maître fondeur d'art du pays Dubos ; je l'admire réalisant le visage de sa mère en cuivre repoussé. La coterie Doyarsabal, lui, transformait des plaques de plomb en tuyaux et goulottes, ce qui me laissait pantois. C'est lui qui avait ressoudé différents éléments de ma carrosserie de mobyette qui étaient déglingués.

Chez Mora, j'étais plus de la moitié du temps en chantier avec un Espagnol qui était payé à la tâche. Le travail était toujours analogue : pose de parquet, de porte plane, de plinthe. Mon salaire était de 3 fr. de l'heure, donc pour deux cent vingt heures par mois, je percevais 660 fr. La pension sans le lavage des vêtements était de 350 fr. ; je ne risquais pas de faire fortune, d'autant que la date de la paye était parfaitement aléatoire et son montant à compléter prochainement !

À plusieurs reprises, j'étais allé en chantier avec un ancien stagiaire qui s'était fait virer de chez les compagnons et qui passait son temps à déverser sur moi la hargne et la haine qu'il

avait envers ces derniers. Je l'avais prévenu à différentes reprises que s'il continuait à m'importuner, cela pourrait mal se terminer, mais il prenait cette menace pour une fanfaronnade de ma part.

Un jour où nous étions tous les deux en chantier à poser des menuiseries extérieures et que j'étais déjà de fort mauvaise humeur du fait que nous travaillions dans des conditions d'organisation lamentables et indescriptibles sur des petits pavillons bas destinés à une activité de type « bordel de luxe » — en cette fin d'année, il commençait à faire froid sur les chantiers et les maçons portugais, qui faisaient en moyenne douze heures de travail par jour plus, soir et matin, le passage dans les fermes qui les hébergeaient, entretenaient en permanence un brasier sur lequel ils faisaient chauffer de l'eau pour se doper au café et leurs gamelles qui justement ce jour-là étaient aussi sur le feu —, mon énergumène d'acolyte avait de nouveau repris sa chanson habituelle. Mon sang ne fit qu'un tour ; une figure niveau ceinture marron de judo fit irruption dans mes opportunités et lui un magnifique soleil qui le planta au milieu des gamelles portugaises ! Le débat fut clos pour le restant de mon séjour.

J'appris le calage des lambourdes (elles étaient fixées dans le béton à l'aide d'un spit, engin dangereux et aléatoire) puis à la règle et au niveau, la mise de l'ensemble sur un même plan, la réalisation d'un parquet, la pose de celui-ci (plein de nœuds, 3^e catégorie en pin des Landes), l'installation de portes dans les huisseries métalliques souvent déformées. La seule chose faite à l'atelier, c'était la mortaise devant recevoir la serrure. Tout le reste était réalisé à la main. Il n'y avait pas d'électricité sur le chantier. L'Espagnol m'avait montré comment faire pour poser une porte en moins d'une heure. Il en installait onze dans sa journée et moi, vers la fin de ce chantier, huit.